

Comme une peau de chagrin

De la place de la littérature dans l'agora médiatique québécoise

Stanley Péan

Volume 48, numéro 1 (271), février 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (2006). Comme une peau de chagrin : de la place de la littérature dans l'agora médiatique québécoise. *Liberté*, 48(1), 37–43.

Comme une peau de chagrin : de la place de la littérature dans l'agora médiatique québécoise

Stanley Péan

Qu'on me pardonne cette confidence incongrue, du moins en apparence, offerte en guise de préambule :

Pour beaucoup d'adolescents de ma génération, des excursions de chasse ou de pêche loin dans le bois servirent à sceller de manière indissoluble l'alliance qui les unit au père et constituent aujourd'hui les souvenirs indélébiles sur lesquels se fonde leur masculinité. Dans mon cas, ce furent les dimanches après-midis passés devant la télé à regarder et à écouter Bernard Pivot présider des tables rondes fortement animées sur le plateau d'*Apostrophes*, auxquelles étaient conviées semaine après semaine les figures les plus illustres de la scène littéraire d'Europe et parfois d'ailleurs, qui jouèrent ce rôle. J'y reviendrai.

Dans le milieu intellectuel québécois, ces dernières années, on a beaucoup discuté du caractère contre-nature du mariage entre littérature et médias de masse, soulignant parfois à gros traits les difficultés manifestes de ces médias à rendre compte des arts et des lettres en général, de la littérature et de la philosophie en particulier, à les aborder de manière intelligente et intelligible. Du même souffle, et peut-être un brin paradoxalement, on a déploré que nos médias de masse, la radio et la télévision publiques au premier chef, aient semblé s'en désintéresser progressivement, réduisant le nombre d'heures allouées aux émissions qui s'y consacraient, au profit de l'*entertainment* et de l'incessant bavardage public, pour emprunter encore une fois à l'essayiste Pierre Milot sa savoureuse formule.

Il y a tout juste cinq ans, à Radio-Canada uniquement, on comptait pas moins de cinq émissions de télévision et de radio exclusivement consacrées à la littérature — le magazine télévisé *Jamais sans mon livre*, de même que les émissions radiophoniques *Paysages littéraires*, *Passages*, *Regards croisés* et *Bouquinville* —, sans parler des autres qui traitaient de philosophie et des magazines multidisciplinaires où il était question de littérature et d'autres formes artistiques, comme le rendez-vous quotidien d'*Aux arts*, etc. ou les capsules d'*Info-culture*. La disparition progressive de ces émissions spécialisées a incité les membres de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), alors présidée par mon prédécesseur Bruno Roy, à prendre position publiquement dans la presse écrite, à faire circuler des pétitions et même, un certain dimanche de 2003, à prendre la rue pour manifester leur mécontentement à l'égard de la diminution de l'espace médiatique accordé à la littérature en général et à notre littérature en particulier.

Aujourd'hui, la télévision d'État a rayé de sa grille-horaire la formule du magazine littéraire spécialisé (pour de bon, nous dit-on). Et on a voulu pallier la controversée métamorphose de sa Chaîne culturelle en Espace musique, un réseau radiophonique entièrement consacré aux diverses formes d'expression musicale, par l'ajout à l'antenne de la Première chaîne de Radio-Canada de nouvelles émissions consacrées à la chose culturelle dont le style et les formules n'ont manifestement pas fait l'unanimité à ce jour.

Étant moi-même à l'emploi de la société d'État depuis l'automne 2001 où, à titre d'animateur surnuméraire, j'ai été pendant trois ans à la barre du défunt magazine littéraire *Bouquinville* de la Chaîne culturelle, avant de me voir confier l'animation d'une quotidienne consacrée au jazz à l'antenne d'Espace musique, j'ai à ce titre sollicité, dès les premiers jours de mon mandat comme président de l'UNEQ, deux rencontres avec la haute direction de Radio-Canada. À la première de ces rencontres, où la délégation de l'UNEQ a tenté de faire valoir son point de vue auprès de

messieurs Robert Rabinovitch, p.d.g. de CBC/Radio-Canada, et de Sylvain Lafrance, alors vice-président de la radio française, s'est engagée une amorce de dialogue sur la nécessité de faire plus pour la littérature en général et pour la littérature d'ici, dialogue dont les fruits concrets tardent cependant à mûrir.

Quoique cordiale, la seconde rencontre, qui réunissait la même délégation du conseil d'administration de l'UNEQ et la direction de la télévision de Radio-Canada, s'est soldée par une fin de non-recevoir. En mai 2005, M. Daniel Gourd, alors vice-président de la télévision de Radio-Canada, et son lieutenant M. Mario Clément, directeur des programmes, ont affirmé qu'il n'y avait plus la moindre chance de voir un magazine littéraire à l'horaire de la télévision de la SRC, dans un avenir rapproché ou pas. « Nous avons essayé pendant des années, nous avons essayé toutes sortes de formules », a expliqué M. Gourd, avec exemples à l'appui. Selon lui, les magazines spécialisés sur le livre et la littérature n'ont jamais attiré suffisamment de téléspectateurs pour justifier qu'une télévision à vocation généraliste investisse autant d'efforts et, surtout, autant de fonds publics dans ce genre d'aventure. C'est une question de démocratie, a-t-on laissé entendre, détournant un brin le sens du terme.

Rappelons pour mémoire que des magazines comme *Sous la couverture* ou *Jamais sans mon livre...*, diffusés le dimanche après-midi dans les années 1990, attiraient en moyenne 60 000 téléspectateurs — des résultats qui pourraient être considérés comme honorables pour un canal spécialisé tel ARTV ou même pour Télé-Québec, mais bien en deçà des attentes des patrons de la Société Radio-Canada en fait de parts de marché. En guise de comparaison, même la messe du dimanche, télédiffusée principalement à l'intention des personnes âgées à mobilité réduite, obtient des résultats deux fois supérieurs. Mais si ces résultats devaient chuter en deçà de la barre des 100 000 téléspectateurs, on n'hésiterait pas à supprimer également de la grille horaire la cérémonie eucharistique dominicale.

Ce qui ne signifie pas que la télévision de Radio-Canada ait banni le livre de son antenne, ont affirmé messieurs Gourd et Clément, ainsi qu'en témoignerait la présence accrue d'écrivains populaires et d'auteurs de biographie à succès sur le plateau d'une émission de variétés comme *Tout le monde en parle*. Ces apparitions de plus en plus fréquentes illustreraient la volonté explicite de la direction de la Société Radio-Canada de faire en sorte que l'on parle régulièrement de livres dans tous ses magazines d'information et d'affaires sociales. Pourtant, ont objecté les membres de la délégation de l'UNEQ, toute louable qu'elle soit, non seulement cette approche exclut d'emblée les genres littéraires qui ne se prêtent ni à la variété, ni aux débats d'affaires publiques (la poésie, par exemple) mais elle ne permet pas d'aborder la dimension esthétique des œuvres, comme on le ferait dans un magazine spécialisé. Même les bonzes de la télévision nationale ont convenu de ces points et n'ont rien pu ajouter.

Comme l'UNEQ l'a fait savoir au grand public par voie de communiqué, il est ressorti de cette rencontre que la disparition de magazines littéraires spécialisés à la télévision d'État n'est que l'un des symptômes d'une situation plus grave et plus générale : à savoir la place et la fonction de la littérature dans la société contemporaine. À quoi, à qui servent le livre et la littérature aujourd'hui ? Qui s'y intéresse encore ? Ce sont là des questions fondamentales dont il faudra continuer de débattre, au terme d'une année qui a vu l'inauguration de la Grande Bibliothèque du Québec et où la métropole québécoise a été désignée capitale mondiale du livre.

Nonobstant les raisons invoquées par les patrons de la société d'État, la question demeure : la littérature serait-elle une forme d'expression artistique à ce point mineure qu'une couple d'heures à la radio (*La librairie francophone* et *Vous m'en lirez tant* à la Première chaîne) et une demi-heure à la télévision (*M'as-tu lu ?* à Télé-Québec) suffiraient pour s'acquitter du mandat culturel de

nos réseaux publics ? Il semble aller de soi que la réponse est négative, mais on aurait tort de jeter la pierre uniquement à Radio-Canada et à Télé-Québec. Un brin défaitistes, nous avons collectivement pris l'habitude de trouver normal que les médias privés, soumis à des critères de rentabilité, assujettis aux diktats de l'audimat et des départements de publicité, fassent peu de cas de la littérature et de la culture en général. Par exemple, il m'a toujours semblé diablement paradoxal d'avoir à répondre aux questions d'une journaliste du *Journal de Montréal* sur la place de la littérature dans les médias publics, quand on sait que cette même littérature n'a jamais occupé un espace bien important dans le quotidien de la rue d'Iberville.

Depuis les échecs successifs de *Claude, Albert et les autres* et de *Les dimanches de Clémence*, magazines qu'ont brièvement animés Claude Jasmin et Clémence Desrochers en 1987-1988 à l'antenne de Télévision Quatre Saisons, jamais nos réseaux de télévision privée n'avaient programmé d'émission littéraire sous prétexte que de telles émissions n'attirent personne. Pourtant, au réseau TVA, dans l'effervescence des activités entourant cette année où Montréal est *capitale mondiale du livre*, on a mis en ondes au printemps dernier *Sous les jaquettes*, une émission animée par Marie Plourde et commanditée par le groupe Archambault. À ce qu'il paraît, *Sous les jaquettes* se maintiendrait au-dessus de la barre des 200 000 téléspectateurs le samedi matin. Certes, on peut en critiquer l'approche qui tient systématiquement à l'écart les écrivains au profit de vedettes médiatiques qui viennent égrener le chapelet de leurs « coups de cœur » (expression galvaudée, s'il en est une) de lecture. De la même manière, on peut critiquer aussi et avec davantage de sévérité la formule infantilisante du magazine *M'as-tu lu ?* diffusé à Télé-Québec. Cependant, l'auditoire relativement vaste et stable que rejoint Marie Plourde laisse entendre que le livre intéresse peut-être beaucoup plus de gens que ne semblent le croire les patrons de la télévision d'État.

Au fond, ainsi que je l'ai déclaré sur d'autres tribunes, peu importe les critiques que l'on a pu émettre quant à la formule des diverses émissions traitant du livre présentées ces dernières années, leur rareté dans l'agora médiatique s'inscrit dans la foulée d'un mouvement anticulturel généralisé dans l'Occident néolibéral, plus ou moins accentué selon les traditions culturelles nationales : à savoir, le bâillonnement progressif des voix dissidentes susceptibles de proposer une autre lecture du monde, dont celles des artistes et des intellectuels.

Je songe souvent aux propos tenus par la romancière Monique Proulx lors du 17^e Colloque de l'Académie des lettres du Québec, dont le thème était *L'écrivain/e dans la cité*. Avec résignation et intelligence, l'auteure du *Sexe des étoiles* avançait ceci :

La littérature n'est pas, n'a jamais été un art populaire. Sauf exception. Cessons donc de vouloir qu'elle le soit à tout prix, cessons de nous boucher les yeux et les oreilles devant les enseignements répétitifs de l'Histoire, qui illustre patiemment le fonctionnement de l'humanité. Dans ce minuscule pays qui est le nôtre, admettons une fois pour toutes que la littérature est essentielle mais clandestine...

Soit. Même en admettant que les 60 000 fidèles estimés des défunctes émissions littéraires de la Société Radio-Canada constituent le noyau dur de bibliophiles pour qui la lecture et la littérature sont des activités essentielles, cette minorité ne mérite-t-elle pas qu'on s'attarde à elle et à ses attentes ? La partie est-elle donc perdue pour la littérature dans les médias de masse ? S'agit-il donc de créatures irréconciliables ? Je refuse de le croire. Je refuse de baisser les bras. Et c'est pourquoi, à l'initiative de l'UNEQ, divers intervenants du milieu littéraire et du monde de l'édition continuent de faire pression auprès des autorités dont dépend la Société Radio-Canada pour que cette mission de mise en valeur de la culture en général et de la littérature en particulier soit inscrite officiellement dans son mandat. Mais au-delà des réactions tout

à fait légitimes de frustration et d'incrédulité, nous devons continuer de taper sur ce même clou dans l'espoir de voir la littérature retrouver à l'antenne de la télévision publique une tribune qui lui soit propre.

Je reviens au jeune homme que je fus. Je repense aux plaisirs partagés avec mon défunt père à l'écoute attentive des débats et des entrevues qu'animait avec l'aisance naturelle et l'érudition qu'on savait siennes l'inimitable Bernard Pivot. Sans doute ne serais-je pas devenu écrivain sans ces rendez-vous dominicaux avec les grands esprits de la scène littéraire francophone. La question n'est pas de savoir si oui ou non le Québec peut espérer voir émerger de sa faune médiatique un Pivot du cru. Mais est-ce trop exiger de nos réseaux publics de télévision et de radio de s'attendre à ce qu'ils trouvent une formule adéquate qui offre aux générations à venir une chance de découvrir la culture littéraire d'ici et d'ailleurs, celle qui fonde notre société, plutôt que de se contenter complaisamment de n'être que les porte-voix de l'*entertainment* et de l'*incessant bavardage public*?